

La Bataille de la Marne *

J'ai eu l'honneur de prendre part aux cinq premiers mois de la campagne de 1914-1915. Je suis maintenant à Paris, en congé de convalescence, me remettant peu à peu d'une grave fièvre typhoïde qui, le 5 janvier dernier, me força à quitter le front. J'ai des loisirs. Je les emploierai à fixer mes souvenirs avant que le temps n'efface leurs couleurs, aujourd'hui si fraîches et si vives. Je ne recueillerai pas tout. Il faut faire à l'oubli sa part. Mais je ne veux pas abandonner aux caprices de ma mémoire les cinq mois étonnants que je viens de vivre. Elle a coutume de faire dans mon passé un triage qui me paraît souvent peu judicieux. Elle s'encombre de détails sans intérêt et laisse s'évanouir des images dont les moindres traits m'eussent été chers. Le choix dont elle s'acquitte si mal, je veux qu'il soit cette fois remis à ma raison.

Août 1914 ! Je me vois encore, debout dans le couloir du wagon qui nous ramenait, mon frère et moi, de Vevey où nous avons appris dans la journée du 31 juillet la déclaration par l'Allemagne de l'état de guerre. Je regardais le soleil se lever, dans un beau ciel nuageux, et je me répétais à mi-voix ces mots, en eux-mêmes parfaitement insignifiants et qui me paraissaient pourtant lourds d'un sens redoutable et caché. « Voici l'aube au mois d'août 1914. » En arrivant à Paris, à la gare de Lyon, nous connûmes par les journaux l'assassinat de Jaurès. A notre deuil, une poignante inquiétude se mêla. La guerre semblait inévitable. L'émeute en souillerait-elle les prémices ? Tout le monde sait aujourd'hui combien ces angoisses étaient injustes. Jaurès n'était plus. Mais l'influence de son noble esprit lui survivait ; l'attitude du parti socialiste le prouva aux nations.

Le tableau qu'offrit Paris pendant les premiers jours de la mobilisation demeure un des plus beaux souvenirs que m'ait laissés la guerre. La ville était paisible et un peu solennelle. La circulation très ralentie,

* Ce texte est extrait d'un manuscrit inédit de Marc Bloch : « Carnets de guerre », qui sera publié intégralement dans un *Cahier des Annales*. Écrits à l'âge de 29 ans, ces « Carnets », qui n'étaient pas destinés à la publication, nous ont été aimablement communiqués par M. Etienne Bloch, fils de Marc Bloch, que nous tenons à remercier.

ANNALES

l'absence des autobus, la rareté des auto-taxis rendaient les rues presque silencieuses. La tristesse qui était au fond de tous les cœurs ne s'étalait point ; seulement, beaucoup de femmes avaient les yeux gonflés et rouges. Les armées nationales ont fait de la guerre un ferment démocratique. Il n'y avait plus à Paris que deux classes sociales : l'une composée de « ceux qui partaient », c'était la noblesse ; l'autre de ceux qui, ne partant point, ne semblaient connaître pour l'instant d'autre obligation que de choyer les soldats de demain. Dans la rue, dans les magasins, dans les tramways, les gens causaient entre eux, familièrement ; et l'unanime bienveillance se traduisait par des mots ou des gestes, souvent puérils et gauches, et néanmoins touchants. Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux.

Le 4 août, de grand matin, je partis pour Amiens. Je fis une partie du long chemin qui va de l'Avenue d'Orléans à la gare de la Chapelle dans une voiture de maraîchers, qu'un sergent de ville avait réquisitionnée pour mon transport. J'étais assis dans le fond, calé parmi les paniers de légumes. Voilà pourquoi l'odeur saine et un peu âcre des choux et des carottes évoquera toujours chez moi les émotions de ce départ matinal : enthousiasme et serrement de cœur. A la gare de la Chapelle, un vieux papa tout blanc embrassait un officier d'artillerie et faisait pour retenir ses larmes des efforts héroïques et très vains. A Amiens, je trouvai la ville prodigieusement animée, les rues étaient naturellement pleines de troupes ; je n'ai jamais compris pourquoi on y voyait tant d'officiers pharmaciens.

Le 10 août, à une heure et demie du matin, le 272^e Régiment d'infanterie, auquel j'avais été affecté comme sergent (18^e compagnie, 4^e section), quittait Amiens et par les rues des faubourgs, dans le silence nocturne, gagnait la gare de Longueau, où nous nous embarquâmes. Long et fatigant voyage, dans l'accablante chaleur d'une journée caniculaire. La dépêche officielle annonçant la prise de Mulhouse nous fut communiquée en gare de Sedan. Je la lus à mes hommes dans le wagon. J'étais heureux de parler de victoire devant le grand champ de bataille de la défaite. Nous débarquâmes à Stenay.

Du 11 août au 21, le régiment se tint dans la région de la Meuse, d'abord dans la vallée même où nous gardions les ponts, puis plus près de la frontière, sur la rive droite. De cette période, je n'ai naturellement pas conservé un souvenir bien vif. Belles journées, très calmes, un peu monotones, remplies par les menus détails d'un service de cantonnement ; le soleil, les plaisirs bucoliques — pêche, bains de rivière, siestes dans l'herbe — le spectacle d'un pays inconnu et qui, sans gaieté et sans éclat, n'est pas sans charme, les eussent rendus assez agréables si l'attente ne les avait enfiévrés.

Dans la nuit du 20 au 21, la section à laquelle j'appartenais était de garde de police à la mairie d'un village de la Woèvre septentrion-

nale, appelé Quincy. En pleine nuit, un officier d'état-major apparut dans la salle d'école où nous dormions. Réveillé brusquement notre chef de section, sautillant en chaussettes, s'en alla prendre les ordres du trouble fête qui voulut être conduit au colonel. Le régiment partit une heure après. C'était la marche en avant. Dans la nature, en passant au pied de la Citadelle de Montmédy qui dresse ses vieux murs embastionnés au-dessus d'escarpements herbus, nous entendîmes pour la première fois le canon, le « brutal » comme disent les soldats. Les premiers shrapnells nous devions les voir de loin — blancs flocons dans l'azur du ciel — le lendemain, pendant une halte. Nous avions cantonné, le soir du 21, dans un petit village voisin de Montmédy, Irèles-Prés, et, au matin, nous étions repartis, comme escorte du train de combat du corps d'armée. On nous avait dit que nous allions pénétrer en Belgique. Je n'oublierai jamais la joie des hommes, à cette nouvelle. En cours de route, un contre-ordre vint et une marche très longue et très dure mena ma compagnie à Velosnes, village tout voisin de la frontière belge. Des troupes du 4^e Corps l'occupaient. Certaines venaient de se battre. Une maison, sur une petite place où il y avait un lavoir, renfermait trois prisonniers allemands qu'on allait regarder par la fenêtre. Nous dormîmes empilés dans une grange froide. Pour ma part, je m'étais étendu sur un tas de fagots et je ne passai pas une trop mauvaise nuit.

Le 23 nous rencontrâmes les premiers blessés que j'ai vus au cours de la campagne. Notre Compagnie avait reçu pour mission de creuser en avant d'un village appelé Thone-la-Long — proche de la frontière, comme Velosnes, mais plus à l'ouest — des tranchées que nous occupâmes jusqu'au matin du 25. J'ai vécu là mes deux premières nuits de bivouac. Je trouve sur mon carnet à cette date du 23 ces mots « Première journée où l'impression est vraiment sérieuse... Beaucoup de blessés sur les routes. On voit sur la route (il s'agit d'une route perpendiculaire à nos tranchées que nous gardions) les débris de deux bataillons du 87^e... Somme toute, l'envers d'une grande bataille, je crois d'une grande victoire. Mais depuis le 21, je sais les Allemands à Bruxelles. »

Le 25 au matin nous battîmes en retraite et je compris que l'espoir dont témoignent les quelques lignes que je viens de citer était trompé. Cette déception, infiniment cruelle, la température étouffante, les difficultés de la marche sur des routes encombrées par l'artillerie et les convois, enfin la dysenterie dont j'étais atteint depuis la veille, font que cette journée du 25 demeure dans ma mémoire comme une des plus pénibles que j'ai connue. Mais oublierai-je jamais les deux tasses de café chaud que j'obtins chez une paysanne du village près duquel nous nous arrêtâmes ce jour-là : Han-les-Juvigny ? Je n'avais pas bu depuis le matin, par raison. Non ; si vieux que je puisse vivre, jamais boisson ne me procurera une volupté plus forte que ces deux tasses de mauvais « jus ».

Nous passâmes la nuit dans un bois. En été, quand il fait beau, il n'y a pas de plus agréable lieu de bivouac et je crois bien de plus agréable chambre à coucher. L'abri des feuilles enlève au grand air ce qu'il peut avoir de trop vif, et leur odeur à peine perceptible parfume légèrement les souffles frais qui viennent caresser le visage du dormeur. Ces sommeils « à la belle étoile », ces libres sommeils où la poitrine respire avec aisance et dont on ne sort jamais la tête lourde, peu profonds il est vrai, ont des délices que les sommeils murés ne connaissent point. Pendant que nous en goûtions les charmes, l'ennemi s'approchait. Un retard dans la transmission de l'ordre de départ faillit nous faire surprendre. Notre réveil fut brusque et suivi d'une marche forcée. Sur la route, nous voyions les gens quitter à la hâte leur village. Hommes, femmes, enfants, meubles (les plus hétéroclites souvent !), paquets de linge s'empilaient sur les voitures. Ces paysans de France, fuyant devant un ennemi dont nous ne pouvions les protéger, composaient un cruel tableau, le plus enrageant peut-être de tous ceux que la guerre nous offrit. Nous devions les voir souvent, pendant la retraite, les pauvres évacués, encombrant de leurs voitures les routes et les places des villages, dépaysés, ahuris, bousculés par les gendarmes, gênants et pitoyables. A Baricourt où nous couchâmes le soir du 26, dans une sorte d'écurie, ils couchaient, eux, en plein vent, dans leurs charettes, sous la pluie, et les femmes avaient des bébés dans les bras ! Le lendemain, en réserve sur le plateau qui domine la rive gauche de la Meuse, nous regardions monter dans le ciel, moucheté de shrapnells, les fumées des villages incendiés.

La retraite dura jusqu'au 5 septembre, coupée par un repos de trois jours dans la dépression de Grandpré, à Ternes d'abord puis à Grandpré même, et se terminant par quatre jours de marches très dures. Elle m'a laissé un souvenir vague et uniformément pénible, pareil à cette courbature qui suit les mauvaises nuits. Les routes poussiéreuses où trop souvent s'égrenait la Compagnie, la chaleur accablante, surtout à la traversée des bois dont les taillis qui ne donnaient pas beaucoup d'ombre arrêtaient les rares souffles d'air, les couchers trop tardifs, les départs trop matinaux, l'incommodité des gîtes, la monotonie des jours, tout cela eût été peu de chose si nous n'avions constamment tourné le dos à la frontière, reculant d'un mouvement continu, sans nous battre. Que se passait-il ? Nous n'en savions rien. Je souffrais atrocement de cette ignorance. Je supporte moins bien l'incertitude que les mauvaises nouvelles, et rien ne m'énerve comme le sentiment que l'on me cache la vérité. Oh ! jours cruels de la retraite, jours de lassitude, d'ennui et d'angoisses !

Le 6 septembre nous vîmes les premiers blessés de la grande bataille qui s'engageait alors et que l'histoire devait connaître sous le nom de bataille de la Marne. C'était devant le château du Plessis, près Orconte,

en Champagne. Les blessés — des coloniaux — passaient sur la route et nous leur donnions à boire. Puis on nous posta en tirailleurs, derrière un fossé. Nous crûmes que nous allions nous battre. Las de l'inaction, les hommes étaient contents, bien que graves. Mais ce ne fut qu'une fausse alerte. Le 7 au matin, nous nous rendîmes à Larzicourt, village de pierre blanche, sur la rive droite de la Marne ; les vergers y portent des prunes exquises. Nous y restâmes trois jours. Nous n'habitâmes le village que la nuit. Pendant la journée, nous occupâmes des tranchées que nous avions creusées dans les champs de blé, vers le nord. Il faisait chaud et beau. Devant nous un bois fermait l'horizon. A gauche, du côté de Vitry-le-François, dans le ciel, qui paraît immense au-dessus de ce pays très plat, nous voyions éclater les obus, très loin, sans répit.

Le 9 au soir, à peine couchés dans le grenier à foin où dormait ma section, nous fûmes réveillés en alerte. Notre régiment prit place dans une longue colonne d'infanterie, et une marche de nuit interminable commença. En quittant Larzicourt, nous traversâmes la Marne. Nos tranchées m'avaient toujours paru une position de repli, destinée à couvrir, s'il en était besoin, une retraite au delà de la rivière, — une position par conséquent qu'il fallait tenir à tout prix pour ne l'abandonner qu'après une irrémédiable défaite. Ne nous avait-on pas lu à Larzicourt l'ordre par où le général Joffre commandait « de se faire tuer sur place plutôt que de reculer » ? Et voici, semblait-il, que le grand recul commençait, puisque nous franchissions le pont que nous eussions dû défendre. Nous reprenions ce long et désolant mouvement de retraite qui nous avait menés du Luxembourg belge jusque sur la Marne. Nous avions tant de fois espéré en voir l'arrêt : sur la Meuse, — à Grandpré —, dans presque tous les villages où nous avions cantonné un soir, — et pour la dernière fois dans les tranchées de Larzicourt. Une fois de plus nous repartions. Je crus tout perdu. Si j'avais su ! Pendant que, dans la nuit, j'arpentais tristement une route extrêmement sinueuse, au bord de laquelle de petits groupes d'arbres prenaient sur le ciel obscur des airs de fantôme, pendant que la rage au cœur, sentant peser à mon épaule mon fusil qui n'avait jamais tiré, j'écoutais sonner sur le sol les pas incertains de nos hommes à demi-endormis et que je pensais n'être qu'un vaincu parmi des vaincus — des vaincus sans gloire, qui n'avaient jamais versé leur sang dans un combat — là-bas, dans les états-majors à Paris même on connaissait, on pressentait du moins la victoire. Mais à Larzicourt nous avions tout ignoré. J'ai vécu sur cette route des heures douloureuses.

Un moment vint pourtant où malgré des détours infinis, je me rendis compte que nous n'allions plus vers le sud-ouest ; je crus comprendre que nous participions, non à une retraite, mais à un de ces mouvements de troupes qui sont si fréquents aux abords des champs

de bataille. C'était la vérité. Aux approches de l'aube une pluie battante, très froide, se mit à tomber. Nous marchions toujours, extrêmement las, le ventre creux. Un homme trouva un casque allemand, et nous nous en coiffâmes à tour de rôle par manière de plaisanterie. A un carrefour une automobile nous rejoignit. Un officier d'état-major en descendit, il s'entretint quelques minutes avec notre colonel puis repartit très vite. Nous quittâmes la route pour monter, sur la droite, à travers de hautes herbes mouillées, la pente assez raide d'une colline. Nous avions abandonné le dispositif de marche (la colonne) et adopté la formation en lignes de sections par quatre que le règlement prescrit lorsque, sous la menace de l'artillerie, une troupe s'approche de la ligne de feu. Le régiment s'arrêta avant d'atteindre la crête et on nous fit mettre à genoux. Le jour se levait. L'air était frais. La pluie venait de cesser. Les capotes humides étaient lourdes. Je n'avais plus sommeil. Notre lieutenant s'en alla vers le capitaine, ou le chef de bataillon, je ne sais plus et, revenu, nous dit « Vous allez vous battre. Il y a assez longtemps que vous en avez envie ». Nous nous remîmes en mouvement et dépassant la crête nous descendîmes dans un vallon, que suivait une route, le long de laquelle nous nous arrêtâmes de nouveau. Vers la gauche on apercevait les bâtiments d'une ferme, appelée Grand Perthes, je crois. La halte dura assez longtemps, une heure environ. Les hommes étaient paisibles, un peu pâles. Notre vieux capitaine, plus cassé que jamais, alluma une pipe et ne put s'empêcher d'exprimer tout haut l'idée que ce serait peut-être la dernière. Un lieutenant protesta, machinalement, par politesse. J'ouvris une boîte de confiture de cerises, que le cycliste de la compagnie m'avait dégottée la veille dans je ne sais quel village, et je fis une distribution. Les premières marmites arrivèrent en sifflant. Elles tombaient à quelques centaines de mètres de nous, dégageant de grosses fumées noires. Une vache fut tuée, et un homme qui se trouvait près d'elle. Puis nous reprîmes la marche en avant franchissant la route et montant le versant opposé à celui par où nous étions venus. Nous dépassâmes une ligne de tranchées qu'occupait un autre régiment, le 100^e, je crois.

Il est probable que tant que je vivrai, à moins que je ne finisse mes jours dans l'imbécillité, je n'oublierai jamais le 10 septembre 1914. Mes souvenirs sur cette journée ne sont pourtant pas extrêmement précis. Surtout ils s'enchaînent assez mal. Ils forment une série discontinue d'images, à la vérité très vives, mais médiocrement coordonnées, — comme un rouleau cinématographique qui présenterait par places de grandes déchirures, et dont on pourrait, sans que l'on s'en aperçut, intervertir certains tableaux. Nous avions ce jour-là, sous un feu extrêmement violent de grosse artillerie et de mitrailleuses, progressé de quelques kilomètres, trois ou quatre sans doute, depuis 10 heures du matin, jusqu'à 6 heures du soir. Nos pertes furent très

fortes ; elles montèrent pour ma compagnie, qui ne fut pas la plus éprouvée, à plus du tiers de l'effectif. Je ne sais si ma mémoire me trompe, mais il ne me semble pas que le temps m'ait paru très long. Ces effroyables heures ont sans doute passé assez vite. Nous nous avançons sur un terrain vallonné, d'abord semé de petits bois, puis tout à fait découvert. Je me souviens qu'au passage d'une haie, j'interpellai assez rudement un homme qui s'était arrêté ; il me répondit, « Je suis blessé » ; il venait en effet d'être, sinon précisément blessé, au moins contusionné par un éclat. Ce fut le premier atteint. Plus loin, j'aperçus le premier cadavre. C'était un caporal qui n'appartenait pas à notre régiment. Il gisait sur une pente, tout crispé, la tête en contrebas ; et de sa marmite de campement, qui s'était ouverte dans la chute, des pommes de terre s'étaient échappées, s'égrenant sur le sol au-dessous de lui. Nous traversâmes plusieurs boqueteaux. A chaque halte nous nous couchions. Les balles des mitrailleuses bruissaient à travers les branches comme des essaims de guêpes. Les lourdes détonations des obus ébranlaient l'air, suivies par le chant que font les éclats en retombant après l'explosion. La fusée du shrapnell, en particulier, vibre doucement en tournoyant dans l'air et ne se tait, brusquement, qu'à la fin de sa chute. Combien en ai-je entendu ce jour-là, de ces funèbres mélodies ! Je rentrais la tête dans les épaules et j'attendais que vînt le silence, et peut-être avec lui le coup meurtrier.

Derrière un des petits bois je perdis ma section. Je la retrouvai plus loin. Les hommes étaient couchés à plat ventre, sur le sol jaune. Derrière nous, le colonel fut renversé par une marmite. Il se releva et vint nous rejoindre, sans blessure. Mon voisin, un caporal, fut touché au bras et au genou. L'autre sergent de la section et moi-même nous nous mîmes en devoir de le panser, mais nous fûmes nous-mêmes atteints, mon collègue assez sérieusement, à la cuisse, moi, très légèrement au bras droit. La balle, après être entrée dans la manche, eût le bon goût d'en ressortir tout de suite et ne fit que me brûler la peau. Comme la douleur fut très vive, je me crus d'abord sérieusement blessé. Mais je me rendis compte, bien vite, que ce n'était rien. Vers ce moment-là, il y eut dans notre section une sorte de panique, causée autant qu'il m'en souvient, par les chevaux des mitrailleuses. On avait mené assez sottement les pièces jusque-là, et on chercha à les mettre en batterie, ce qui, sous une pareille mitraille, n'était guère possible. Les bêtes s'affolèrent et jetèrent le trouble parmi nous. Je me vois encore courant, debout, devant deux chevaux que je cherchais à éviter et qui, je ne sais pourquoi, apparaissent dans ma mémoire comme prodigieusement grands ! Surtout, pas de panique ! ou nous sommes perdus ». Puis, sur l'ordre du lieutenant, nous nous mîmes à courir vers la droite pour gagner une levée de terre derrière laquelle les sections voisines s'étaient déjà établies. Le fourrier Samuel était installé, à demi assis,

à demi couché, le dos au talus. Comme je passais, à toutes jambes, il me cria de me coucher dans le creux, devant lui. Je suivis le conseil, qui était bon.

Combien de temps sommes-nous restés dans ce repli de terrain ? Combien de minutes ou combien d'heures ? Je n'en sais rien. Nous étions serrés les uns contre les autres, entassés les uns sur les autres. Comme l'artillerie ennemie nous prenait de flanc, par la droite, le talus qui s'élevait devant nous ne nous offrait qu'un abri illusoire. Beaucoup d'hommes furent tués ou blessés. J'eus quelque temps à ma droite notre sergent-major, un gros garçon blond, de manières cordiales, rustique en son langage. Il avait été touché à la main ; un linge ensanglanté emmaillottait ses doigts. La blessure était légère. Le pauvre homme fut tué vers la fin de la journée ; mais je l'avais alors perdu de vue. J'étais à demi couché sur mon voisin de gauche. Je crois que je n'ai jamais détesté personne autant que cet individu, que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour, que je n'ai jamais revu depuis et que je ne reconnaîtrais pas si je le rencontrais. Il avait des crampes dans ses jambes, sur lesquelles je pesais et il voulait absolument qu'afin de le soulager je me levasse, ce qui eût été m'exposer bêtement à la mort. Je suis encore heureux aujourd'hui d'avoir refusé et j'espère que cet égoïste souffre souvent de rhumatismes. Devant moi, à côté de Samuel, le dos appuyé à la pente, l'adjudant de ma compagnie était assis ; il avait mis, pour se protéger, sa musette sur sa tête. Chaque fois qu'un obus sifflait, il tressaillait. Des blessés criaient. L'un d'eux implorait le colonel, le conjurant tour à tour de le secourir ou de le faire achever. Je crois que j'étais assez calme. L'esprit de curiosité, qui m'abandonne rarement, ne m'avait pas quitté. Je me souviens avoir remarqué pour la première fois que les fumées des obus fusants ont une couleur ocre, à la différence de celles des percutants, qui sont très noires. Mais je trouvais que la guerre est une chose assez vilaine. Je jugeai que les visages d'hommes qui attendent la mort et la redoutent ne sont pas beaux à voir, et je me remémorai vaguement quelques pages de Tolstoï.

Le colonel était à ma gauche, avec son adjudant major. Un genou en terre, il cherchait à voir par-dessus le talus. Il était pâle et semblait indécis. Il finit par ordonner un bond en avant. Une petite partie du régiment avait poussé plus loin que nous. Il fallait la rejoindre. J'ai dit « ordonner », « supplier » serait plus juste. « Allons mes enfants ! il faut aller de l'avant. Vos camarades sont là-bas, devant vous. Ils tirent. Vous ne pouvez pas les laisser seuls. Les sous-officiers, donnez l'exemple. » Il était dur de quitter notre talus, j'ai expliqué pourquoi il ne nous protégeait que très imparfaitement ; mais nous nous croyions alors mieux abrités que nous ne l'étions en réalité ; nous avions foi en ce retranchement de fortune, si pauvre qu'il fût, et nous éprouvions

une répugnance bien naturelle à nous lancer debout sur un espace découvert. Je me souviens avoir à ce moment pensé très clairement. « Puisque le Colonel le veut, il faut se lever et aller de l'avant. Mais c'est fini ; ce n'est plus la peine d'espérer ; je serai tué. » Et nous nous levâmes et nous courûmes. Je criais « En avant, la dix-huitième ! » Nous atteignîmes un chemin que bordait un petit ressaut de terrain. Là nous trouvâmes un petit groupe de soldats, et nous fîmes halte. A travers les herbes médiocrement touffues dont la crête du talus était plantée, on découvrait un assez vaste paysage. Avec de bons yeux, paraît-il, on pouvait distinguer les positions ennemies. Les officiers firent ouvrir le feu. J'avais trop mal au bras pour manœuvrer mon fusil. Je transmettais les commandements. Au reste, le tir, à très grande distance et sur des objectifs difficiles à discerner, demeura sans doute inefficace. Des hommes furent blessés près de moi. Le jour approchait de sa fin. Nous appelions de nos vœux le moment où il s'éteindrait tout à fait, empêchant le combat. La canonnade allemande se ralentit peu à peu. En même temps nos pièces se mirent de la partie. Oh ! la joie d'entendre siffler au-dessus de soi, au lieu des obus allemands, les obus français qui s'en vont chez l'ennemi ! Comme le soir tombait, je me hasardai à quitter l'abri du talus pour rejoindre, à quelques mètres en arrière, un de nos caporaux qui gisait là grièvement blessé. Je ne pouvais pas grand-chose pour lui. Quand la nuit fut venue, je le fis porter à l'ambulance par deux de ses hommes qui, du reste, incapables d'aller jusqu'au bout, durent l'abandonner en route. Dans l'obscurité naissante, le régiment se replia jusqu'à la levée de terre d'où nous étions partis pour notre dernier bond.

C'est là que nous passâmes la nuit. Quelques balles sifflaient encore de temps en temps. Vers 10 heures, je crois, les mitrailleuses allemandes recommencèrent à tirer, sans nous faire de mal. Elles se turent assez vite. Nous étions affamés. J'avais une boîte de sardines ; je l'ouvris, j'en mangeai quelques-unes et offris le reste. Il faisait froid. Au cours de cette campagne d'été, nous n'avions pas encore éprouvé tant de fraîcheur. Les blessés criaient ou râlaient. Beaucoup demandaient à boire. On organisa une corvée d'eau qui fit beaucoup de chemin sans rien trouver. Son retour provoqua une alerte, et je crois bien qu'elle essuya quelques coups de fusil. Au reste nous eûmes durant la nuit plusieurs moments d'inquiétude ; je me souviens m'être levé pour faire mettre baïonnette au canon à nos hommes qu'on avait tant bien que mal rassemblés et qui, après une nuit blanche, suivie d'une rude journée, n'eussent peut-être que faiblement résisté à une attaque. Une odeur de sang flottait dans l'air. Malgré ce fade parfum, malgré les cris et les gémissements, malgré nos craintes, je dormais quelques heures, étendu dans un sillon.

Un peu avant le point du jour, l'ordre vint de nous reporter en

arrière. Nous regagnâmes le vallon où s'était la veille écoulée l'heure qui précéda le combat. Le colonel commandant la brigade passa à cheval. Il nous félicita criant « Vive le 272 ! et nous apprit que les Allemands reculaient. Comme nous n'avions pas de quoi manger, il ordonna au lieutenant qui remplissait les fonctions de chef de compagnie, à la place du capitaine, blessé, de faire tuer une vache et un mouton, parmi les troupeaux qui, dépourvus de bergers, fort disséminés et sans doute ahuris, paissaient la colline derrière nous. Ces innocentes victimes furent mises à mort, à coups de revolvers. Dans la matinée, j'allai visiter les ambulances, où un blessé m'appelait. J'y vis des plaies affreuses, et des figures d'agonie. Les blessés ne criaient pas, comme ils faisaient la veille, sur le champ de bataille ; ils ne gémissaient guère, leurs visages disaient plus encore la lassitude, que la souffrance.

En dépit de tant de cruels spectacles, il ne me semble pas que je fusse triste, ce matin du 11 septembre. Sans doute, je n'avais pas envie de rire. J'étais grave mais de cette gravité sans mélancolie dont s'accommode aisément un cœur satisfait. Je crois que mes camarades étaient pareils à moi. Je retrouve dans ma mémoire leurs visages sérieux et contents. Contents de quoi ? Eh bien ! d'abord, contents de vivre. Ce n'était pas sans un plaisir secret que je contemplais mon bidon béant d'une large plaie, ma capote trois fois trouée par des balles qui ne m'avaient pas blessé, que je tâtais mon bras douloureux mais après tout intact. Aux lendemains des grandes tueries, à moins de deuils particulièrement poignants, la vie paraît douce. S'indigne qui voudra de cette égoïste allégresse. De tels sentiments sont d'autant plus solidement enracinés dans les âmes qu'ils demeurent d'ordinaire inconscients à demi. Mais notre heureuse humeur avait aussi, avait surtout, des sources plus nobles. La victoire que nous avait annoncée, en termes très brefs, le colonel passant au trot de son cheval, m'exaltait. Peut-être si j'avais réfléchi eussé-je conçu quelques inquiétudes. Les Allemands reculaient devant nous. Savais-je seulement s'ils n'avançaient pas ailleurs ? Par bonheur mes pensées étaient vagues. Le manque de sommeil, les efforts de la marche et du combat, les émotions avaient fatigué mon cerveau. Mais je sentais fortement. Je comprenais mal la bataille. C'était la victoire de la Marne. Je n'eusse pas su la nommer. Que m'importait ? C'était la victoire.

MARC BLOCH.